



FASHION WEEK

LE PREMIER DÉFILÉ DIOR HOMME DE JONATHAN ANDERSON FAIT SENSATION À PARIS **PAGE 28**

Jonathan Anderson, magistral chez Dior

Vendredi, le directeur artistique a livré une collection incroyable de justesse pour ses débuts avenue Montaigne. Standing ovation méritée pour un créateur qui ambitionne de transformer la manière dont les hommes s'habillent.

Matthieu Morge Zucconi

A quoi tient un défilé mémorable ? Une collection désirable ? Une musique qui nous émeut ? Un casting sexy ? Un premier rang de célébrités bien choisies pour sa viralité ? Et même avec ça, encore faut-il l'étincelle qui fasse basculer un show réussi en un moment dont on se souviendra dans plusieurs années. Ne ménageons pas le sus-

pense : les débuts très attendus de Jonathan Anderson chez **Dior Homme**, ce vendredi après-midi, avaient tout cela. Et plus encore. Dans la mode masculine, il s'agissait même d'une démonstration de force créative comme on n'en avait pas vue depuis longtemps.

À 14h30, la traditionnelle « boîte » installée place Vauban pour le défilé Dior est déjà quasi pleine. Personne, ou presque, n'est *fashionably late*, signe que le défilé est attendu, du genre où il faut être. Les fidèles de Jonathan Anderson sont là : Daniel Craig, égérie des dernières campagnes qu'il a signées pour Loewe, son ami le comédien Josh O'Connor, irlandais comme lui, le réalisateur Luca Guadagnino, dont il a signé les costumes de plusieurs films, son collaborateur chez Uniqlo Roger Federer... Mais aussi des fidèles de Dior, les ambassadeurs maison Robert Pattinson et Raphaël Quenard. Tout ce petit monde arpeute l'espace, réplique de la salle tapissée de velours de la Gemäldegalerie de Berlin qui abrite l'une des plus importantes collections de tableaux d'Europe. Au mur, deux œuvres de Chardin (une prêtée par le Louvre, l'autre par la National Gallery of Scotland) choisies en référence à l'amour des fleurs et du XVIII^e siècle de Christian Dior. Rien n'a été laissé au hasard.

Alors que Rihanna (virale !), éton-

namment peu en retard, s'assoit à côté de Bernard Arnault, le défilé commence. Le premier look est à la fois très Dior et très Anderson : une veste bar, taillée dans un tissu Donegal irlandais, portée sur un short bouffant aux volumes démesurés. Puis un manteau d'opéra en velours ras gris Dior sur un jean délavé d'une simplicité folle, avec une paire de sandales de pêcheur. Gilets de costume colorés sur bermuda, pardessus en tweed sur denim délavé, chemise en popeline passée sous une cape XVIII^e... Esprit grunge ou grand soir, il y a dans ce vestiaire du printemps-été 2026 l'art de mélanger les registres d'Anderson, associé à une maîtrise de l'histoire de Dior ancienne (volumes inspirés de robes du fondateur) ou plus récente (le Book Tote *De sang-froid*, de Truman Capote, *Bonjour tristesse*, de Françoise Sagan, *Dracula*, de Bram Stoker...).

Un retour à l'élégance

Il y a un peu d'Hedi Slimane, aussi, dans la manière de jouer avec l'allure et l'attitude rebelle des adolescents des beaux quartiers parisiens - la cravate débraillée, la chemise sortie du pantalon, le col ouvert, le manteau passé négligemment sur les épaules et le sac à l'épaule... Il y a, surtout, ce dont une maison comme Dior a besoin et dans quoi l'Irlandais excelle : à la fois un



concept (nourri du vêtement français du XVIII^e, comme ces longs manteaux d'officiers reproduits à l'identique) et du produit, le nécessaire pour faire fonctionner la machine à désirs et celle à carte bleue - on peut le parier, on verra bientôt dans les rues autant ces sacs que ces pantalons techniques à poches zippées, ces mocassins à boucle CD et ces sneakers à l'esprit années 1990.

Cette collection prône surtout un retour à l'élégance et propose une inten-

tion, une manière de s'habiller - ce que peu de directeurs artistiques de mode masculine ont fait jusqu'alors. Avec Dior, Jonathan Anderson semble avoir trouvé une entreprise à la taille de son talent. Son esthétique, accessible mais radicale, pointue mais portable, grâce à la caisse de résonance offerte par une maison de cette stature, a le pouvoir, comme Demna il y a dix ans, d'infuser considérablement la manière dont s'habilleront les hommes demain.

«Don't stop me», chante, dans *State Trooper*, Bruce Springsteen en bande-son finale. À en juger par la standing ovation reçue par le directeur artistique, il n'est pas près de s'arrêter. ■



BERTRAND GILLY / AEP

